

—Eh ! mais, fit Maurice, j'espère bien, cher petite sœur, que tu auras sujet d'en dire autant de ton côté, d'ici à peu de temps.

—Qui sait ? dit Claire en souriant, mon frère prétend que le mariage est une loterie.

—Maurice ne sait pas ce qu'il dit, reprit aigrement la douairière.

—M. de Chalandray a peut-être raison, repartit le duc avec cette galanterie toute chevaleresque, mais un peu surannée des gentilshommes de l'ancien régime ; car il suffit de regarder mademoiselle pour être certain que celui qui l'épousera aura mis la main sur un bien beau lot.

—Halte-là ! monsieur le duc, répliqua Maurice en riant ; prenez garde ! Savez-vous que mon cher futur beau-frère serait capable de vous demander raison, si vous continuez ainsi de courtiser sa fiancée ?

—Est-il bien vrai, monsieur ? dit M. de Sauves en se tournant vers Robert par une méprise assurément fort concevable.

—Hein ! plaît-il ? interrompit la marquise, qui bondit sur son fauteuil à la seule pensée d'une pareille mésalliance ; monsieur est un étranger ; monsieur n'est pas... ce que vous pensez, et il ne s'agit nullement de lui dans cette occurrence. Le futur de ma petite fille est le vicomte de Montmagny, que nous attendons d'un moment à l'autre avec son oncle, le colonel comte de Montmagny.

—Voyez, monsieur le duc, balbutia Robert plein de confusion, mais en même temps piqué au vif, combien vous vous étiez mépris ; et je suis presque tenté de vous en faire mes excuses.

—C'est à moi, monsieur, bien plutôt qu'à vous de m'excuser, reprit poliment le duc. Je n'ai pas l'honneur de connaître M. de Montmagny.

—Oh ! je le crois bien, riposta madame de la Roche-d'Eon, dont la figure semblait s'allonger à vue d'œil ; c'est qu'il y a une si grande différence sous tous les rapports entre M. le vicomte de Montmagny et... M. Robert. Vous en jugerez vous-même bientôt, mon cher duc. D'abord, M. Gaston de Montmagny est bien plus grand, bien plus...

—Ma bonne maman, s'écria Claire en rougissant et en jetant à Robert un coup d'œil qui semblait lui demander grâce de tout ce qu'il y avait de peu flatteur pour lui dans la tentative de parallèle à laquelle venait de se livrer la douairière, prenez garde que, à force de louer M. de Montmagny aux dépens... d'autrui, vous ne donniez de lui à madame la duchesse et à monsieur le duc une idée dont il faudra ensuite beaucoup rabattre.

—Je suis par avance, en ce qui me touche, bien persuadée du contraire, fit la duchesse, du moment où M. de Montmagny a eu le bonheur d'être agréé par vous, chère enfant ?

—Ah ! petite sœur, reprit Maurice, tu es bien ingrate si tu ne fais pas à l'instant ta plus belle révérence à madame la duchesse de Sauves.

—Comment se fait-il, dit la douairière, que vous n'avez pas rencontré M. le vicomte de Montmagny à Alger, où il était venu, au printemps dernier, sous les auspices de son oncle le colonel, pour faire sa cour à Claire ?

—Et pour acheter des chevaux arabes, ajouta mademoiselle de Chalandray. Ah ! bonne maman, il ne faut rien oublier.

—C'est, répondit le duc, que nous n'avons fait que toucher barre à Alger. Ce voyage a été une fantaisie de ma chère Hélène, à laquelle je me suis fait naturellement une loi d'obéir. Cette fantaisie ne lui a pas été favorable d'ailleurs, car elle pourra vous dire combien sa santé en a souffert, combien elle m'a donné d'inquiétudes. J'ai craint un moment, qu'elle ne fût reprise par cette terrible maladie à laquelle elle a failli succomber étant jeune fille, au moment de notre mariage. Elle était bien jeune alors, il vous en souvient sans doute : à peine quinze ans.

—Mon Dieu ! mon Dieu ! murmura mentalement Robert qui écoutait tous ces détails avec une avidité sans cesse crois-

sante, pardonnez-moi tout ce qu'elle a souffert en me retrouvant.

—C'est étrange ! dit Maurice, car il n'y a pas de meilleur ni de plus beau climat au monde que celui d'Alger, surtout en hiver et au printemps. Mon ami Robert pourra vous le dire comme moi.

Et comme Robert, absorbé en lui-même, continuait à garder le silence :

—Mais, mon cher, parlez donc un peu à votre tour ! ajouta-t-il en même temps en se penchant à l'oreille de son camarade ; une jolie femme, un vieux mari, que diable ! il faut faire sa cour et ne pas rester là comme un dieu Terme.

—Vous en direz tout ce que vous voudrez, messieurs, repartit le duc ; mais presque tout le temps qu'Hélène a été en Afrique, elle l'a passé dans les larmes et avec une tristesse mortelle. Pour moi, je verrai toujours votre Alger à travers ces larmes-là.

A cet instant Robert ne put s'empêcher de jeter sur madame de Sauves un regard furtif, et plein d'attendrissement comme d'idolâtrie. Ces larmes-là, il en savait trop bien le motif, lui ! Oh ! comme il aurait voulu pouvoir se jeter à ses pieds pour l'en remercier !

Il y eut un silence ; car ce regard avait été surpris par mademoiselle de Chalandray, qui était devenue instantanément un peu songeuse. De son côté, la duchesse, malgré l'aplomb que pouvait lui donner la grande habitude du monde, était de plus en plus émue.

Ce fut la douairière qui mit un terme à une situation au moins embarrassante, en faisant signe au duc qu'elle avait à lui parler. Celui-ci s'empressa de changer de place avec la duchesse, qui, s'éloignant un peu à son tour, entra en conversation particulière avec Claire. Maurice et Robert en firent autant de leur côté.

L'objet du tête-à-tête que madame de la Roche-d'Eon venait de se ménager avec M. de Sauves était de lui demander, en qualité de parent et d'ami, de vouloir bien servir de témoin à mademoiselle de Chalandray le jour de son mariage avec le jeune vicomte de Montmagny. Le duc n'avait garde de refuser un pareil office.

—Touchez là, mon cher duc, dit à haute voix la marquise, après avoir négocié cette petite affaire. C'est chose convenue, et je m'en réjouis à plus d'un titre, car cela va nous permettre de vous garder quelque temps à la Roche-d'Eon ainsi que votre chère et belle duchesse. M. de Montmagny, que nous attendons d'un moment à l'autre, en seront bien heureux aussi. Ce sont des gens de notre monde, eux, ajouta-t-elle avec une certaine emphase, et vous serez bien aise de faire connaissance avec eux.

Puis, se tournant vers sa petite-fille :

—Claire, s'écria-t-elle, il faut faire préparer des chambres pour M. le duc et madame la duchesse de Sauves.

—C'est chose faite, chère bonne maman.

—Ah ! s'écria madame de Sauves, savez-vous que je me fais une fête de retrouver ma chambre du temps jadis, la chambre bleue ? Est-ce qu'elle est encore habitable ?

—Certainement, ma toute belle, fit la marquise, et l'on n'y a rien changé.

—C'est M. Robert qui l'occupe actuellement, dit Claire.

—Eh bien ! repartit sèchement la marquise, on mettra M. Robert ailleurs. Il ne manque pas de chambre dans le château. Et puis, M. Robert ne doit-il pas nous quitter bientôt ?

—Oh ! bonne maman, reprit la jeune fille, nous en serons tous bien fâchés.

Ici, Robert, qui n'avait pas perdu un mot de ce dialogue, crut devoir s'approcher.

—Excusez-moi, mademoiselle, s'écria-t-il avec un accent assez ferme cette fois ; mais je ne saurais accepter plus longtemps l'hospitalité que votre frère et vous m'avez offerte avec tant de bonne grâce, et mon intention est de partir aujourd'hui même.

—Et moi, dit Maurice, mon intention est de m'y opposer,